

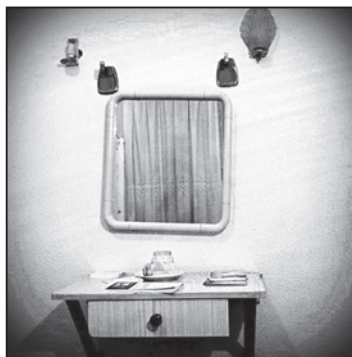
## CE QU'ON Y VOIT ENCORE

À la presque toute fin du mois d'octobre, à Lisbonne, l'œil globuleux et omniscient de la télévision suspendue dans chacune des chambres de la *Pensão Campo Grande*, sur l'avenida 5 de Outubro, a annoncé l'arrivée de tempêtes. En fin d'après-midi, des lueurs de plomb et d'étain avaient, c'est vrai, pris possession du ciel au-dessus de la mer de paille, comme on l'appelle – laquelle, du coup, ne brasillait pas beaucoup plus qu'un rouleau de paille de fer – mais les feuillages visibles dans l'encadrement de la fenêtre ne semblaient pas, ce premier soir, particulièrement agités ni brusqués par les bourrasques. Un temps humide et doux, donc, de saison, dont je

m'étais dit qu'il devait se déployer comme une bannière flottante jusqu'à Naples ou Brindisi, Tirana, Corfou, jusqu'à Thessalonique même. J'aurais aussi bien pu, à l'arrivée, choisir la *Casa de hospedes Alquimia*, le *Residencial dos Anjos* ou l'*Hostal Alegria*, si cela n'avait pas été accorder trop d'importance aux noms et à l'imagerie qu'ils transportent. Alors va pour la pension de Campo Grande qu'une station de métro, Entrecampos, très logiquement sépare de Campo Pequeno, dans la partie nord de la ville. La chambre? Parfaitement anonyme et donc tout à fait familière. Avec sa savonnette sous cellophane et son verre posé sur la table en formica, qui pourrait héberger le manche d'une brosse à dents ou l'effervescence d'un comprimé, mais aussi bien quelques fleurs volées dans un terrain vague ou même un poisson rouge de fête foraine. Et, sur les murs, les habituelles reproductions de peintures bon marché, dans leur immuable cadre doré: scènes de chasse ou sous-bois ombragés, bords de mer au soleil couchant avec lagunes et palmiers, marines aux voilures bombées sur des horizons argentés.

Bien que située dans les hauteurs, cette chambre ne se prive pas de rappeler, par quantité de détails, que la pension en question relèverait plutôt de la catégorie moyenne, pour ne pas dire de l'hôtellerie de bas étage. Car tout y semble légèrement de guingois, ou peiner à exister: le plancher flottant craque par endroits, des lignes

droites se trouvent imperceptiblement gauchies, il manque l'une des deux coquilles en verre dépoli qui flanquent le miroir, l'armoire ferme mal, tout comme le robinet d'un coin toilette paraissant affectionner, contre le jaune vanille des murs et du plafond, le rose gencive, et le tout baigne dans la lumière d'un plafonnier anémique sans que la conjonction de tous ces facteurs ne parvienne à passer pour un désagrément. Tant la somme de ces bricolages improvisés me paraît être à l'image de notre propre fonctionnement intime, au quotidien. Un grillon isolé, dans l'avenue, s'obstine à surpiquer la rumeur lointaine d'une circulation calmée pour cause de dimanche soir. La tempête annoncée va peut-être s'attarder en route, obliquer dans d'autres directions, comment savoir, et quelle importance? L'important, cela avait été de trouver un endroit où se défaire provisoirement de la quincaillerie ambulante du voyage et de ses incertitudes. Que demander de plus? Pour inverser la phrase de Pessoa relevée dans une lettre adressée à un ami en 1916 (« Je vais procéder à un grand changement dans ma vie: je vais supprimer l'accent circonflexe de mon nom... »), je pourrais me dire qu'un tout petit changement a été opéré dans la mienne, désormais placée, pour quelques nuitées, sous la protection de l'accent circonflexe du *SILÊNCIO* qu'une grande pancarte, dans l'escalier, nous invite à respecter.



Un départ non pas inopiné (l'idée couvait depuis déjà quelques mois), mais finalement assez improvisé, et au-devant de quoi? Du portrait d'un fou dont j'avais découvert l'existence par hasard, lors d'un précédent séjour, en annexe à une visite de l'ancien hôpital de Rilhafolles, aujourd'hui Miguel Bombarda, entre-temps vidé de ses patients et qui n'était maintenant plus surveillé que par un gardien en uniforme, à l'entrée, et par quelques chats disposés en archipel, à proximité des anciennes cuisines. Et aussi d'un bâtiment transformé en musée, contenant quelques traces (météoritiques ou sédimentaires, c'est selon) du fou en question – deux croquis, une photographie, des notes manuscrites – exposées en compagnie d'autres dessins et peintures de ses congénères, et méritant à lui seul une visite: imaginez un édifice parfaitement circulaire, alignant devant un terre-plein gazonné une trentaine de cellules (vingt-six exactement), avec triple

serrure extérieure, un œillette de verre épais et une meurtrière (comment appeler cela autrement?) percée dans le mur du fond, pour l'aération et la lumière. Chacune assortie d'un banc en béton inamovible, sous un auvent de tôle ondulée dessinant une circonférence également parfaite, et tout cela sans la moindre arête, sans un seul angle vif, afin de prévenir les contusions en cas de chute accidentelle ou délibérée. Un univers parfaitement clos sur lui-même et protégé par une grille, tout en courbes et arrondis donc, et qui aurait suffi à rendre fou quiconque n'était pas encore tout à fait assuré de l'être en entrant : car il suffit d'en faire une ou deux fois le tour pour qu'il devienne aussitôt impossible de se souvenir de son point de départ. Un cyprès se dressait au centre de la cour, où s'élevait autrefois le poste d'observation permettant de surveiller simultanément toutes les cellules, et qui avait valu à l'édifice son appellation de « panoptique », ou vision totale. L'idée, empruntée à un philosophe anglais, a été mise en application dans d'autres pays, mais l'édifice de Lisbonne doit être le seul au monde à avoir été conçu tout à la fois comme un hôpital et une prison, un asile pénitentiaire en somme, avec un patio à découvert, ouvrant sur le ciel. Sans autre horizon que la réitération de la même cellule, avec son banc en béton à droite de chaque porte. Son architecte, aux allures de Professeur Tournesol sur l'unique photographie qu'on possède de lui, aurait été pour l'occasion l'inventeur de solutions rares, inédites,

mais cette vision totale a sans doute été perçue, ensuite, comme totalitaire, puisque le poste en question a été arasé et remplacé, un temps, par des allées potagères.



Lieu de réclusion pour les criminels jugés non responsables de leurs actes (parmi lesquels quelques homicides ou uxoricides, parricides, fraticides, infanticides, etcé-  
téricides), comme pour les malades particulièrement agités ou dangereux, c'était aussi un endroit où les infirmiers menaçaient d'envoyer ceux des patients qui « se conduisaient mal », où le personnel hospitalier lui-même n'allait pas toujours prendre son service sans appréhension. En franchissant la grille, tout nouvel entrant se trouvait dépossédé de ses effets personnels et devait revêtir un uniforme réglementaire. À partir des années cinquante

et soixante, neuroleptiques et antidépresseurs ont graduellement remplacé les camisoles de force qui avaient longtemps aidé à brider l'oisiveté totale à laquelle les reclus étaient condamnés. On a retenu le nom des médecins qui ont dirigé l'endroit et se sont occupés des malades, mais ces derniers – à quelques très rares exceptions près, un danseur, un peintre, le poète pour lequel j'ai fait ce voyage – ont rejoint la foule en marche des anonymes de toujours. C'est la raison pour laquelle, des quelques photographies que j'ai pu me procurer de cet endroit, c'est celle-ci que je retiendrais, sans doute prise au moment de l'appel à la soupe et où il apparaît le plus peuplé – ou le moins inhabité. Une population évacuée au tout début de ce siècle, lorsque le pavillon a définitivement fermé ses portes, et dont ne témoignent plus que quelques initiales ou étoiles à cinq branches gravées avec une patience qu'on devine sans bords (avec un clou ? une dent de fourchette ?) dans le granit des bordures, devant certaines cellules.

L'hôpital est désormais condamné, lui aussi, avec feuilles mortes dans les couloirs, tableaux d'affichage nettoyés et fenêtres, pour certaines, déjà murées. J'avais poursuivi la visite sous une pluie toute fine qui faisait malgré tout résonner l'auvent métallique, en dénombrant tour à tour une *sala de reunião* dont un banc en ciment, peint en vert pistache, faisait le tour, une *casa de banho* avec deux baignoires en pierre sculptée qui n'auraient pas déparé à

Pompéi, et un *lavatorio* aux murs plaqués d'azulejos. Aussi torpide qu'il ait pu paraître de prime abord, le gardien surgissait chaque fois là où on ne l'attendait pas, pour s'assurer sans doute que les rares visiteurs n'étaient pas en train de photographier les lieux en cachette.

*8a Enfermeria dos Homens*

*Aprovisionamento*

*Armazens*

*Serviço de Farmacia*

*Casa mortuaria*

pour solde de tout compte – et pour reproduire ici l'intitulé d'une pancarte fixée sur l'un des bâtiments de l'hôpital. Mais pourquoi est-ce le mot *ourivesaria* qui me vient maintenant à l'esprit, quand je resonge aux quelques journées passées alors entre la *Biblioteca nacional* et le quartier en pente d'Estefânia, qui regroupe plusieurs des établissements hospitaliers de la capitale? Parce que c'est le nom donné aux boutiques, très répandues et souvent mal éclairées, qui rachètent de l'or « usagé ». Et que cet or se retrouve ensuite dans les vitrines sous la forme de bagues, gourmettes, bracelets ou bijoux de famille qui jettent des feux usés, polis, dans ces mêmes devantures où ils s'obstinent à chatoyer discrètement, pour ne pas dire confidentiellement, à l'intention des passants et très hypothétiques acheteurs. Des éclats aussi présents et invisibles, en somme, que les étoiles ou initiales gravées sur



la bordure du trottoir circulaire et élimé, devant les cellules du *Pavilhão de Segurança* qui se dresse tout au fond d'une allée, à l'hôpital Miguel Bombarda.

